

## Le Roman des Romands 5

(Texte introductif à l'ouvrage collectif *Quand j'avais 17 ans*, retraçant les cinq premières années du prix)

### Avoir dix-sept ans, une affaire sérieuse

Il est des jours – de plus en plus fréquents – où j'aimerais bien avoir à nouveau dix-sept ans. En premier lieu parce qu'il ne viendrait alors à l'esprit de personne de me solliciter pour que j'écrive une préface, ou une introduction, ou une postface : je ne serais ni Professeur, ni Spécialiste, ni Critique (les majuscules traduisent non pas le regard que je porte sur moi-même, je vous rassure, mais la dignité de la fonction telle qu'elle m'est renvoyée par le regard d'autrui, non sans me faire sourire), je serais « en devenir », pari encore ouvert, bourgeon peu ou mal éclos, chrysalide, ébauche (*liste à poursuivre*). Ah, si j'avais dix-sept ans ! Je serais libre, j'aurais la vie devant moi, je...

Comment ? Ce n'est pas pour parler de moi que je suis ici ? Vous avez raison. Mais mon *incipit* voulait mettre le doigt sur une évidence que l'on oublie : c'est rarement à dix-sept ans que l'on parle de ses dix-sept ans. Ce moment clé de l'adolescence, on l'évoque *a posteriori*, depuis sa vie d'adulte, voire *en fonction* de celle-ci ; d'où le fait que, fatalement, on sélectionne, on agence, on défait, on refait, on invente. Oui, je sais, c'est le propre de l'autobiographie, ce type de reconstruction même que Philippe Lejeune, avec ses histoires de pacte et de contrat, a définitivement plombé le ciel de nos croyances. A moins d'être d'une naïveté telle qu'elle en serait automatiquement coupable, personne ne peut donc penser que si quelqu'un nous parle de ses dix-sept ans, il nous dit *la vérité* : en toute bonne foi, il nous ment – un peu ou beaucoup, cela dépend des cas –, au moment même où il met en forme *sa vérité*. Faire mine de se dévoiler équivaut souvent à mieux se cacher, et l'impudeur est rarement là où on l'attend.

Sans crier gare, nous voilà arrivés au cœur même de la littérature : ce qui justifie pleinement l'initiative de cette anthologie réunissant des contributions des écrivains sélectionnés par « Le Roman des Romands » au cours de ses premières années d'existence. Fenêtres ouvertes par une pléiade d'auteurs sur un passé – le leur – parfois tout frais, parfois déjà presque paré de la dignité de l'Histoire, ces petits aperçus ne sont pas une simple collection de souvenirs ou de confessions. Nombre d'entre eux possèdent une puissance d'évocation qui nous aimante ; certains – plusieurs – font preuve d'une belle inventivité stylistique et narrative ; quelques-uns franchissent ostensiblement la frontière censée séparer le vécu de la fiction, et ne dissimulent pas le fait que, dès que l'on prend la plume, ou le clavier, l'affabulation a tous les droits. La mosaïque de miroirs tendus aux lecteurs, et tout spécialement au public particulier du « Roman des Romands », composé d'élèves âgés en moyenne de... dix-sept ans, s'apparente donc à une série d'invitations au voyage et à la découverte, par textes interposés, du vaste continent humain que les romanciers ne se lassent pas d'arpenter. Tantôt poussés vers l'identification empathique, tantôt confrontés à une irréductible altérité, les confidents que nous devenons le temps de quelques paragraphes referment l'ouvrage avec la conviction que le pouvoir des mots est demeuré intact, en dépit des mille façons de s'exhiber que l'époque nous offre. N'eût-il en son sein que ce message à dispenser, ce livre aurait déjà une raison d'être indiscutable.

Mais m'aurait-on demandé d'introduire cet ensemble en pensant que je serais, *de officio*, en mesure de dessiner des tendances, d'établir des catégories, de commenter le « profil » ou les spécificités des écrivains conviés ? Si oui, il ne me reste qu'à rendre mon tablier. Je peux certes faire état de quelques impressions générales : ainsi, j'ai été frappé par le constat que, si on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans, on l'est extrêmement quand on écrit sur ce moment de sa vie. De l'humour, oui, mais avec parcimonie ; sinon, les ingrédients auxquels on s'attend, premiers émois, rêves

d'évasion, incandescence des amitiés, beaucoup d'allusions à des livres (ce qui marque à la fois la prégnance de la référence littéraire chez ces auteurs, et, sur un plan plus sociologique, le fait que la majorité d'entre eux, à dix-sept ans, étaient sur des bancs d'école). Le fantôme du père des « Poètes de sept ans » et l'idée du sacerdoce artistique planeraient-ils sur ces autobiographes, peut-être même malgré eux ? Le lecteur en décidera. La force des modèles, en tout cas, se révèle dans sa vigueur et son efficacité : c'est en soi un programme pour les adolescents de maintenant, sommés à leur tour de prendre position, de se situer, de trouver, qui sait, d'autres moyens, d'autres voies pour se raconter.

Un dernier point encore, qui est une confirmation. On a affaire dans ce volume à des écrivains sur lesquels est collée une étiquette dont on a souvent déploré les conséquences, à savoir l'étiquette « romande » : or, bien malin serait celui qui réussirait à les grouper en une famille, ou à percevoir chez eux des traits culturels communs, qui relèveraient d'une tradition suisse spécifique. Les parentés qu'on observe – il y en a – découlent de phénomènes de génération que l'on retrouverait probablement n'importe où en francophonie, ou sont dues à des affinités esthétiques qui n'ont rien à voir avec le fait d'être né quelque part entre Plan-les-Ouates et Saignelégier. Le sentiment de grande diversité qui se dégage de cette galerie d'autoportraits témoigne d'une réalité incontestable : il n'est vraiment plus possible de lire les œuvres littéraires romandes en oubliant que l'adjectif ne renvoie pas à une quelconque essence ou identité partagée, mais seulement à une localisation sans incidence sur les textes et sur leurs caractéristiques. C'est tout simplement et tout bonnement de la littérature d'aujourd'hui – à aborder et à lire comme toute production contemporaine, sans projections hors de propos, sans a priori non plus. Les classes qui participent au « Roman des Romands » l'ont compris sans qu'on leur en dise davantage : ce qui leur plaît dans cette aventure, outre le fait qu'elle les initie à des univers artistiques de qualité, c'est qu'elle repose sur un seul autre principe, celui de la proximité. Lire les écrivains romands, c'est, dans ce contexte, avoir la chance d'accéder à une littérature incarnée : derrière les textes, ou plutôt avec ceux-ci, les élèves rencontrent des personnes qu'ils peuvent interpeller ou contredire, admirer ou rejeter, et pour qui l'écriture est un choix de vie. C'est autre chose que de s'arrêter devant les rayonnages d'une bibliothèque...

Terminons par un vœu qui nous conduit loin... au prochain anniversaire du « Roman des Romands ». Dans cinq ans ? Dans dix ans ? Nous verrons. Pour cette prochaine fois, je prône la continuité *et* le grand écart : et si la consigne donnée aux futurs auteurs sélectionnés était « Il venait d'avoir dix-huit ans » ? En troquant Rimbaud contre Dalida, ce sont sans doute d'autres aveux qu'on récolterait...

Daniel Maggetti

Ecrivain, Daniel Maggetti est aussi professeur ordinaire de littérature romande à l'Université de Lausanne et directeur du Centre de recherches des Lettres romandes. Il est à ce titre collaborateur de plusieurs projets d'édition critique de textes, notamment des romans de Charles-Ferdinand Ramuz dans la Bibliothèque de la Pléiade, ou des Œuvres complètes du même auteur aux éditions Slatkine.